

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Le XIX^e siècle intime et politique

Micheline Lachance, *Le roman de Julie Papineau. L'exil*, Montréal, Québec/Amérique, 1998, 648 p.

Louise Simard, *La route de Parramatta*, Montréal, Libre Expression, 1998, 504 p.

Pauline Gill, *La cordonnrière*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 616 p.

Geneviève Forest

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Forest, G. (1999). Compte rendu de [Le XIX^e siècle intime et politique / Micheline Lachance, *Le roman de Julie Papineau. L'exil*, Montréal, Québec/Amérique, 1998, 648 p. / Louise Simard, *La route de Parramatta*, Montréal, Libre Expression, 1998, 504 p. / Pauline Gill, *La cordonnrière*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 616 p.] *Lettres québécoises*, (93), 26–27.

Micheline Lachance, *Le roman de Julie Papineau. L'exil*, Montréal, Québec/Amérique, 1998, 648 p., 24,95 \$.

Louise Simard, *La route de Parramatta*, Montréal, Libre Expression, 1998, 504 p., 24,95 \$.

Pauline Gill, *La cordonnière*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 616 p., 29,95 \$.

Le XIX^e siècle intime et politique



ROMAN
Geneviève Forest

De l'aventure des Patriotes insurgés à celle de Victoire Du Sault qui, au cours de la décennie 1870-1880, devenait la première femme à exercer le métier de cordonnière, ces livres nous plongent au cœur d'un siècle effervescent.

DE TOUS LES ROMANS HISTORIQUES PUBLIÉS EN 1998, il y a fort à parier que l'épopée de Julie Papineau obtienne la palme du succès populaire. Un premier tome paru chez Québec/Amérique en 1995 nous permettait de faire la connaissance de l'épouse du célèbre chef des Patriotes. Si l'Histoire officielle l'a quelque peu occultée, Micheline Lachance décidait de la mettre sur la sellette après l'avoir redécouverte dans les lettres à son mari Louis-Joseph et à ses enfants.

Un personnage idéal

Le roman de 1995, qui s'achevait sur la Rébellion de 1837 et la fuite de Papineau aux États-Unis, appelait une suite. Celle-ci s'ouvre le 1^{er} juin 1838. Papineau, dont la tête a été mise à prix, est parti depuis sept mois. Amédée, son fils aîné, et Louis-Antoine Dessaulles, son neveu, sont avec lui. Julie le rejoint à Saratoga avec Azélie, leur benjamine, mais a dû se résigner à laisser au Bas-Canada Gustave, Azilda et Lactance, ce fils tellement doué qui mourra pourtant dans un asile d'aliénés lyonnais à l'âge de quarante ans. De New York à Paris, les Papineau vivront un exil long et difficile (jusqu'en 1844 pour Julie, jusqu'en 1847 pour l'ancien député vedette du Bas-Canada). Dès son arrivée aux États-Unis, en fait, Julie constate que Louis-Joseph est sévèrement critiqué par certains de ses compagnons d'infortune, qu'il passe pour un déserteur et que, désavoué, il traverse une profonde crise personnelle. À cela s'ajoute l'inquiétude que lui causent les enfants laissés au Bas-Canada. Car tout en participant pleinement au maelström politique de son temps, Julie estime qu'elle est une mère avant tout.

Dans la volumineuse saga qui lui est consacrée, Julie Papineau, née en 1795 et morte en 1862, apparaît comme une femme foncièrement moderne. Ses origines bourgeoises la destinaient à une existence oisive partagée entre les bals chez le gouverneur, les organisations caritatives et la maisonnée ; or, Micheline Lachance nous montre que son héroïne

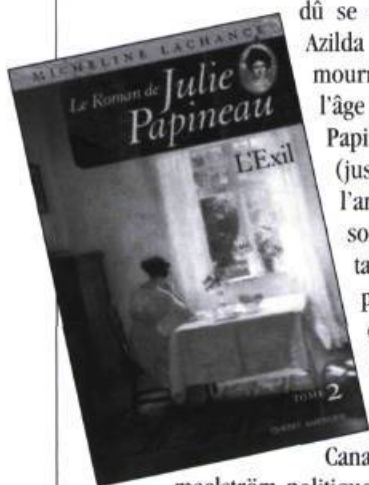
a des idées et qu'elle est devenue, au gré des événements, presque avant-gardiste. L'auteure nous convie ainsi à un portrait de femme d'abord — il s'agit là, d'ailleurs, d'un parti pris explicitement affirmé — en y intégrant habilement les indispensables éléments historiques et la discussion politique (discussion assez édulcorée cependant, car il ne faut pas ennuyer la lectrice).

Avec ses six cents pages, *L'exil* n'est pas sans comporter quelques longueurs. Mais le roman est écrit dans un style très vivant et s'avère plutôt séduisant. En Julie Papineau, femme de cœur et de feu, l'ex-rédactrice en chef de *Châtelaine* a rencontré un personnage romanesque idéal auquel elle a su accorder le traitement qui convenait.

Les cinquante-huit Patriotes d'Australie

La route de Parramatta nous renvoie également aux troubles de 1837. Ce huitième livre de Louise Simard, dont *Le médaillon dérobé* publié chez XYZ éditeur en 1996 fut couronné du prix France-Québec/Jean-Hamelin, s'intéresse toutefois à des personnages plus obscurs que le fameux couple Papineau habitué à côtoyer le beau monde d'Amérique et d'Europe même lorsqu'il fut tombé en disgrâce.

Ces autres Patriotes peu ou prou oubliés par l'Histoire sont restés au pays et ont continué la lutte contre les Britanniques qui croyaient bien avoir réussi, en 1837, à mater l'insurrection. Or, les troubles ont repris de plus belle, principalement dans la région de Châteauguay. Des dizaines de résistants, des villageois ordinaires pour la plupart — nombre d'entre eux sont cultivateurs, menuisiers, forgerons... —, sont arrêtés en novembre 1838. Transférés à Montréal, ils attendront pendant plus d'une année, confinés dans la prison du Pied-du-Courant, que les autorités décident de leur sort. À l'hiver de 1840, finalement, les cinquante-huit Patriotes sont expédiés, presque en cachette, en Australie — l'Angleterre y a implanté quelques colonies pénitentiaires —, condamnés à être forcés dans le camp de travail de Longbottom.



Louise
Simard

C'est l'épopée de ces cinquante-huit exilés qu'a entrepris de reconstituer ici Louise Simard. On les verra sur le *Buffalo*, entassés avec des Canadiens anglais et même des États-Uniens, durant la traversée cauchemardesque dont le terme se trouve au bout du monde. On les verra surtout en Australie, où convergent ces milliers de prisonniers qui forment une main-d'œuvre gratuite et corvéable à merci. Les Patriotes y resteront jusqu'en 1844. Certes ce seront, pour la majorité d'entre eux, quatre années d'esclavage. Mais *La route de Parramatta* montre aussi que ce séjour forcé en terre australienne fut une étonnante aventure (et c'est du reste le ton du roman d'aventures qu'emprunte souvent Louise Simard). De brimade en espoir, les exilés découvrent les codes présidant à leur nouvel univers. Ils constateront par exemple qu'ici les frontières entre les classes sociales ne sont pas si étanches, qu'un forçat peut attirer une bourgeoise, que Blancs et aborigènes cohabitent parfois... Tous, en outre, ne passeront pas quatre années à Longbottom. Certains, encore prisonniers, seront réquisitionnés pour aller travailler ailleurs tandis que d'autres, presque libres, pourront aller s'établir à Sydney : cela permet à l'auteure de varier son registre et sa matière romanesque, de sortir des limites par trop étroites du camp et d'échapper ainsi à un misérabilisme répétitif.

L'apprentissage de la vie australienne et l'intégration des Patriotes à la société de Sydney constituent de fait les passages les plus forts du roman. La psychologie des protagonistes est par contre simplifiée et la description de leurs états d'âme n'évite pas toujours les clichés. À un sujet ambitieux Louise Simard a appliqué un traitement plutôt conservateur, voire banal ; *La route de Parramatta* apparaît ainsi comme un roman quelque peu bancal et montre en définitive que les auteurs de fictions historiques devraient renouveler la recette.

Cent fois sur le métier

Avec Pauline Gill, nous quittons enfin le monde des Patriotes — car point trop n'en faut, tout de même — pour nous diriger plus avant dans le siècle. Sur les rives du lac Saint-Pierre, à Yamachiche, Victoire Du Sault peut s'adonner à sa passion : la cordonnerie. Une passion qui, lorsque s'ouvre le roman, est passablement contrariée. Victoire a dû, en effet, délaissier son atelier pendant quelque temps pour mieux se consacrer aux préparatifs de son mariage avec Thomas Dufresne. *A priori*, cette union n'est pas très conventionnelle, ne serait-ce qu'à cause de l'âge des conjoints : l'épouse a près de vingt-cinq ans tandis que Thomas, sensiblement plus jeune, n'a pas encore franchi le seuil de la vingtaine. À l'instar de Ferdinand, le frère cadet de Thomas, faut-il croire que Victoire ait choisi ce mari par dépit ? Pendant trois ans, la jeune femme et Georges-Noël Dufresne, père des deux garçons et époux de Domintille, se sont aimés. Cette intrigue a donc commencé bien avant la mort de Domintille, survenue il y a quelques mois. Contrairement à Thomas qui ne s'est rendu compte de rien, Ferdinand a tout vu de l'idylle et désormais ne ratera pas une occasion de montrer à sa belle-sœur qu'il connaît son secret.

On aurait tort, cependant, de faire de Victoire une séductrice paten-tée. La cordonnière est une femme de principes et de sentiments — une héroïne positive, en somme —, une femme de caractère aussi, et le mariage tiendra. Du reste, Ferdinand ne menacera jamais réellement sa belle-soeur qu'il admire et affectionne. Mais la relation entre Georges-Noël et Victoire est l'un des éléments qui alimentent continuellement ce roman où il est question d'amour, de famille et d'affaires.

À l'instar d'une Julie Papineau, le personnage réel de Victoire Du Sault présente le visage d'une femme en avance sur son temps. Déjà très moderne dès 1870, elle cherche à concilier vie familiale et vie « professionnelle », à développer de nouveaux marchés pour les chaussures qu'elle fabrique, elle veut améliorer constamment son produit... En dressant le portrait de l'artisane, Pauline Gill nous introduit donc aux règles du capitalisme naissant. On pourra apprécier cette peinture d'époque qui aurait cependant gagné à être

plus courte. Aussi pionnière fut-elle, Victoire Du Sault ne parvient pas à meubler un roman aussi volumineux. En outre, son aventure avec Georges-Noël, qui prend une large place dans cette fiction historique, donne lieu à un psychologisme outrancier et des plus stéréotypés. En fait, ces interminables atermoiements sentimentaux, jumelés à une caractérisation sommaire des personnages, s'avèrent vite lassants. Trop bavard, *La cordonnière* manque de vie. Dommage, car l'histoire de Victoire Du Sault n'était pas un si mauvais sujet.



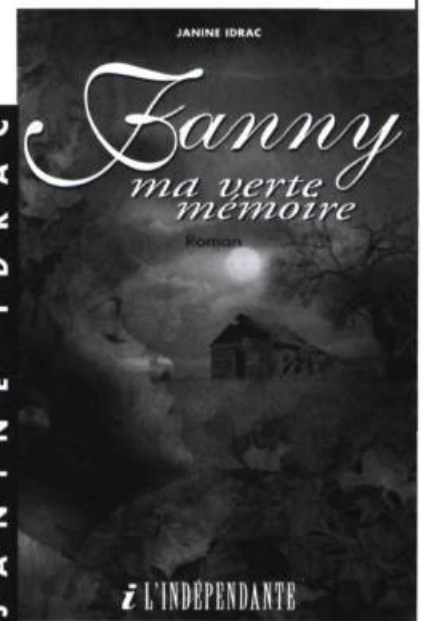
NOUVEAUTÉ

Fanny ma verte mémoire

Fanny Saral s'efforce d'oublier son passé en écrivant des poèmes, jusqu'au jour où une mystérieuse visiteuse vient le lui rappeler impitoyablement.

Une oeuvre troublante !

128 pages, 17,95 \$



EDITIONS **L'INDÉPENDANTE**

C.P. 49148 • 7275 Sherbrooke est, Montréal, Qc
H1N 3T6 • Tél. : (514) 493-8443